

Un épisode dépressif, quand le Surmoi cède enfin

Dominique Villeneuve

Lors qu'Anne Joos m'a parlé de ces journées sur Dépression et Surmoi, j'ai aussitôt associé sur le rêve d'une patiente, rêve fait à l'issue d'un épisode dépressif grave intervenu en cours d'analyse. Si la cure de celle que j'appellerai ici Amélie n'est pas terminée, la dépression a permis un franchissement essentiel qui a eu des effets majeurs dans sa cure et dans sa vie. Je me suis longtemps interrogée sur ce qui avait cédé justement, que je repère du côté de l'allègement d'un Surmoi maternel écrasant. Pour le dire dans les termes privilégiés pendant la journée d'hier, cette dépression aurait constitué pour cette patiente, le moment de passage de la jouissance au désir.

Voici donc ce qu'elle énonce : « *C'est un rêve, J'étais avec Mathieu (son mari), on avait fait quelque chose d'interdit, voler le secret de la boîte où je travaille, il y avait un grand chef dur qui voulait me faire passer aux aveux, que j'avais volé des CD, je les cachais sous moi et il les voyait pas, mon père nous avait vus, on savait que c'était moi, je me sentais en faute, mais je me retrouvais chez moi.* »

Ce qu'elle entend d'emblée c'est le grand chef dur et la faute. Mais quand je souligne le signifiant CD puis DCD, les associations du rêve vont prendre une ampleur nouvelle.

Mais avant d'entrer dans l'analyse du rêve, il me faut d'abord amener quelques éléments d'anamnèse.

Quand elle est venue me voir il y a maintenant 7 ans, Amélie était une

jolie jeune femme, scientifique de haut niveau, vivant en couple depuis plusieurs années. Très angoissée, sa réussite ne lui paraissait jamais suffisante pour lui assurer une place distincte et reconnue dans sa famille, où elle est la seconde de trois filles. Malgré des résultats toujours excellents, elle doute d'elle, se sent fragile devant tous les choix de la vie, influençable, rebelle, dépressive. Elle se plaint de sa relation de dépendance extrême aux autres, se sentant atteinte, influencée, détruite par leurs paroles, surtout celles de sa mère et de sa sœur aînée.

Elle a fait les mêmes études que ses deux parents, mais seule la mère occupe une brillante position, dans la tradition des hommes de sa lignée. Son discours est tout-puissant pour Amélie, non tempéré par un père pourtant aimé, présent auprès de ses filles, mais dont la parole ne porte pas.

Du côté de la famille maternelle, il y a quelque chose qu'Amélie désigne comme un secret de famille : les parents de sa mère ont perdu une petite fille morte à la naissance quand la mère d'Amélie avait deux ans. La grand-mère d'Amélie a toute sa vie voué un culte caché à cet enfant là, se rendant seule sans rien dire sur la tombe restée sans nom. Pourquoi la famille cache-t-elle ce deuil ? il semble que toute perte soit perçue comme une faiblesse, un défaut insupportable, il fallait immédiatement passer à autre chose, combler par un autre enfant.

De son enfance, Amélie décrit des troubles précoces multiples au centre desquels se trouvent déjà le fonds dépressif et l'angoisse: insomnies, fixations alimentaires bizarres, désir de rester à la maison à l'abri, malaise à l'école parmi les autres, capacités scolaires hors normes, et d'une façon permanente, la fatigue et la peur de manquer de sommeil. Dans la famille, elle est celle qui rôle tout le temps, qui n'est jamais contente. A 21 ans, elle devient silencieuse, ne se plaint plus de rien, entrant dans une anorexie qui va durer 4 ans. Avec des épisodes dépressifs latents qui adviennent après chaque succès, concours, soutenance de thèse, chaque fois qu'elle se retrouve vacante, sans objet, « *vid e* », dit-elle.

L'analyse est comme sa vie, laborieuse, car Amélie programme tout, comprend tout, l'équivocité ne l'intéresse pas, il ne doit pas y avoir de perte dans la signifiante. Surdité qui, associée à d'autres traits, m'a parfois fait douter de sa structure. Cependant, elle parvient à cheminer dans sa parole, mettant à distance sa mère et sa sœur, et posant quelques actes émancipateurs (choix professionnels, grossesses). Son compagnon, attentif et présent, la laisse faire « *Il est comme mon père, il ne s'impose pas* », dit-elle. Après la première naissance, elle connaît un certain bonheur maternel et conjugal, on pourrait croire alors à une certaine résolution des choses.

C'est à l'issue de la seconde naissance, qu'Amélie n'arrive pas à « *retom-*

ber sur ses pieds », elle se sent épuisée par les enfants, et abandonnée par un mari qui voyage de plus en plus. Elle lutte mais son angoisse de « *pas y arriver* » la déborde, et elle part alors dans une spirale de perfection qui use ses dernières forces. Elle « *se sent de plus en plus jugée, observée, parano* » dit-elle, car le sentiment de faillir, d'être vulnérable déclenche une rage contre les autres et finalement contre elle-même qui évoque la *destrudo* dont parle Lacan dans le séminaire sur l'Éthique de la psychanalyse¹. Lacan rappelle que pour Freud, cette agressivité destructrice que le sujet retourne contre lui, provient de l'énergie du Surmoi, qui engendre une agression toujours plus lourde du Moi.

Ainsi Amélie entre dans des conflits incessants qui la minent, et elle finit par s'effondrer dans une dépression majeure ponctuée d'une hospitalisation de deux semaines.

Il s'agit pour moi, je dirais d'une vraie dépression, caractérisée par l'épuisement, le repli, la cruauté du jugement contre soi-même et l'extrême douleur morale. Le signifiant qui revient le plus pendant cette période, c'est *l'écrasement*, elle se sent écrasée par les autres, mère, belle-mère, sœurs, et écrasante aussi, trop exigeante, débordée du désir de les faire taire, complètement happée dans la rivalité.

Cette période si douloureuse va pourtant être extrêmement productive dans la cure, Amélie vient très ponctuellement à ses séances, envers et contre tout. Je lui ai donné mon numéro de portable, et elle s'en servira régulièrement et à bon escient, depuis l'hôpital ou alitée chez elle, et aussi pendant les vacances d'août.

Après l'hospitalisation, dans ce temps si long où elle se reconstruit peu à peu, elle en vient à se rendre compte que pour elle, la souplesse, la nuance, l'ambivalence n'est pas possible, elle n'y a pas accès, « *y'a pas de place pour l'humain dans mon raisonnement* », dit-elle, et elle situe aussitôt cette surdité du côté d'une instance totalitaire, en ces termes : « *C'est de l'ordre du devoir, ça me culpabilise, je me frustre tout le temps pour mettre l'autre en toute-puissance* ». Elle repère alors que cette toute-puissance qu'elle dénonce dans l'autre lui appartient et constitue pour elle une nécessité, un appui pour son fantasme. Elle attend de l'autre qu'il sache, tout le temps, qu'il la rassure dit-elle, et lors que l'autre ne sait pas, ne répond pas, cela lui est insupportable, comme s'il se refuse à elle, regarde ailleurs. Alors elle ne peut que « *se mettre en retrait pour le remettre en toute-puissance pour avoir la réponse* », énonçant là comment il lui faut constamment donner *consistance* au grand Autre.

1. J. Lacan, séminaire 7, *L'éthique de la psychanalyse*, leçon du 30 mars 1960, éditions hors commerce de l'ALL, p. 309.

Après un été difficile dans sa famille, elle reprend tout cela différemment, se souvenant que quand sa mère était enfant, après le décès de sa petite sœur, elle a été confiée, malmenée elle aussi. On l'éloignait quand sa mère était enceinte, pourquoi cela ? Amélie fait des suppositions, des constructions concernant le vécu de sa mère et de sa grand-mère. Ainsi sa mère ne devait pas comprendre et penser qu'elle avait du faire quelque chose de mal pour qu'on l'éloigne ainsi. Elle a du détester cette petite sœur morte, rivale indépassable qui prenait toute la place et ne pouvait décevoir. On entend bien à travers tous ces jeux de sens sur l'histoire de sa mère et de sa grand-mère, comment le personnage maternel se décolle du grand Autre et perd sa toute-puissance.

A partir de là, la douleur morale se calme peu à peu et elle va moins mal. C'est alors que se produit le rêve que m'a évoqué l'intitulé de ces journées.

Dans les séances qui suivent le rêve, Amélie associe d'abord sur la figure surmoïque et la faute, en ces termes : « *Ce grand chef dur, je me sentais en faute, avoir volé quelque chose, j'avais peur du regard de ma mère, toujours très tranchant, jugeant, menaçant* ». Depuis le début de la cure, Amélie décrit sa mère comme « omnisciente » et péremptoire. Mais là, elle pourra reprendre la question du regard de sa mère, saisissant sa propre ambivalence, entre le rejet de ce regard trop présent et le besoin, l'appel à sa présence permanente.

Pour l'instant, je voudrais parler de cette loi de la mère qui prévaut pour Amélie et qui consiste en une surenchère de don sans demande qui ignore toute limite. Pour Amélie, si sa mère ne refuse jamais rien, c'est qu'elle attend tout, ce n'est jamais assez, ayant le pouvoir de la faire douter d'elle, perdre sa consistance, sa place, ne plus exister.

Cette parole maternelle d'où la référence à une autorité tierce semble exclue, évoque à bien des égards le Surmoi lacanien, celui dont Lacan parle dans le premier séminaire², avec ce caractère tyrannique *de pur impératif*. Amélie perçoit les moindres paroles de sa mère comme des « diktats » dit-elle, injonctions incarnées par sa voix qui sont comme autant d'énoncés clivés de la loi, intolérables, produisant toutes sortes de défenses extrêmes, dont l'anorexie. J'entends aussi bien ces diktats comme « dis-que-t'as », injonction à l'avoir, interdit de se reconnaître manquante. Cette loi qui commande de ne rien demander, de tout donner et tout exiger, n'est pas une loi de tempérance mais une *injonction de jouissance*, celle que Lacan appelle une loi destructrice et anti-légale, dans laquelle la mère elle-même est identifiée à une figure féroce.

2. J. Lacan, Séminaire 1 *Les écrits techniques de Freud*, leçon du 10 mars 1954, éditions du Seuil, p. 119.

Cependant quelque chose surprend Amélie dans le rêve, c'est que la faute ne donne lieu à aucun châtement, aucune catastrophe, effondrement ou chute dans le vide comme dans ses rêves récurrents du début. Au contraire, là, elle se retrouve chez elle, en un lieu qui lui est propre.

Pour Lacan, ce Surmoi archaïque, maternel³ dit-il, se nouerait autour de la relation de dépendance première. Or, Amélie reprend dans les associations un autre élément constitutif de la figure maternelle: sa mère lui a raconté que peu après sa naissance, à l'âge de 2 mois, elle et son mari sont partis 3 semaines en voyage professionnel et l'ont confiée à sa grand-mère paternelle. Aux questions d'Amélie, sa mère répond que cette séparation n'a posé aucun problème, « au début c'est dur puis on oublie », le bébé s'est parfaitement adapté puisque quand ils sont rentrés, elle ne les reconnaissait plus. Pourquoi sa mère lui a-t-elle raconté cela ? Pour Amélie, c'est pour lui indiquer que rien ne doit passer avant sa carrière pour une femme, et qu'elle aurait bien tort de s'écouter et de réduire ses horaires de travail pour s'occuper de ses enfants. Amélie, au cours de son analyse, a conçu que cette séparation trop précoce déniée par les parents avait peut-être été traumatisante pour elle, sans pouvoir saisir en quoi. Je m'étais aussi posée la question. Dans son article de 1938 sur les complexes familiaux⁴, Lacan évoque la présence de la personne qui occupe la position maternelle, et le rôle de traumatisme causal que peut jouer la substitution de cette présence.

Traumatisme causal, dit Lacan, il me semble en effet qu'il y a eu là pour Amélie l'expérience d'un réel, non symbolisable sinon par un lent tissage autour de ce qui a fait trou-matisme, tissage qui laissera certainement sa marque cicatricielle dans son style de vie. Pendant sa dépression, cette position d'objet *a*, regardée, jugée, rejetée, s'est trouvée exacerbée.

A propos de l'objet *a* dans la dépression, Roland Chemama avance que « dans la dépression la fonction phallique est défaillante... elle ne permet pas de faire que l'objet soit vraiment détaché, manquant, inscriptible seulement dans le cadre du fantasme. C'est pour cela qu'il est envahissant dans le réel de la dépression »⁵, regard de l'autre ou encore perception de soi comme objet *a* pour l'Autre, du côté d'être son déchet. Il semble bien en effet qu'Amélie ait été projetée trop précocement hors de la position phallique première, elle n'a donc pas eu à renoncer à cette position non plus, et que c'est peut-être là un élément déterminant de son extrême dépendance à l'autre maternel et la précarité de son sentiment d'exister.

3. J. Lacan, Séminaire 5, *Les formations de l'inconscient*, leçon du 2 juillet 1958, éditions hors commerce de l'ALI, p. 574 et 581.

4. J. Lacan, « La famille », *Encyclopédie française*, Paris, Larousse, 1938, tome 8-40, p. 7.

5. R. Chemama, *Dépression, la grande névrose contemporaine*, Éditions Érès 2006, p. 137.

C'est dans le fil de ses associations sur l'emprise de sa mère que je souligne le signifiant CD-céder-s'aider-DCD.

Amélie associe : « *Oui, avant fallait cacher que je cétais, j'avais pas le droit de flancher, toujours tenir, résister, rien lâcher, j'étais dans le rapport de force, de surtout pas dire, pas avouer la défaillance* ».

Avouer, aveux, un des signifiants du rêve, où l'on entend le vœu inconscient d'accéder au manque. Car Amélie est très critique quand à la devise familiale « *Quand on veut on peut* », il faut toujours être à la hauteur dit-elle. Céder s'entend là comme le vœu de sortir de cet impératif, se dégager des enjeux imaginaires, d'être une surdouée, tout réussir, les études, le mariage, la carrière, les enfants. Aussi bien sa lutte anorexique était-elle prise dans les mêmes enjeux.

Elle poursuit : « *Céder c'est comme s'aider, c'est reconnaître ses limites, reconnaître qu'on y arrive pas* ». Amélie se rend compte que sa mère ne lui demandait explicitement rien, c'est elle qui se mettait tout cela sur le dos, qui ne pouvait déchoir, devenir comme tout le monde. Elle reconnaît enfin que cette quête d'une position d'exception lui appartient, dans son fantasme de récupérer la mère. Cette position a longtemps menacé la possibilité de prendre place du côté femme. Amélie dit d'ailleurs qu'elle a longtemps été « ni garçon-ni fille », avec un comportement plutôt viril. Elle souligne que c'est la première fois que dans un rêve, son mari est présent, dans la position d'être son allié, et que son père est témoin de son acte sans la juger. Dans la traversée de cette dépression, à un moment, Amélie ne supportait plus ce mari toujours bien portant, léger, insouciant. Lors de son hospitalisation, il a été très affecté, restant seul avec les enfants. Il a alors réalisé l'ampleur des difficultés de sa femme et a pu entendre que peut-être il y avait sa part à force de ne pas la soutenir; ils ont beaucoup parlé et il s'est un peu positionné, il commence un travail pour lui-même, le couple a pu se rapprocher, chacun dans une position plus sexuée.

Sur le signifiant « des CD-décédé », Amélie reprendra beaucoup de choses. Par exemple, elle pourra penser que dans sa famille maternelle où le devoir récuse l'expression des émotions, il y a une disqualification de la parole qui atteint tout le monde. Ainsi dit-elle, sa grand-mère si taciturne a été dépressive toute sa vie, elle n'a pas eu le droit de vivre son deuil. Ainsi sa mère a été une enfant délaissée et sans cesse comparée à un idéal inatteignable. Amélie questionne là les choses tout à fait autrement, comme si elle se demandait à quel moi idéal sa mère a du faire face. Elle revient aussi autrement sur la question de sa propre naissance : confier et oublier son nouveau-né, comment est-ce possible, se demande-t-elle ? Était-ce le désir que sa propre mère oublie enfin cette petite sœur morte ? Sa mère a-t-elle été prise dans la répétition de quelque chose qu'elle avait elle-même subi ? Cela apaise grandement les rap-

ports d'Amélie avec sa mère, dans la mesure où elle entend maintenant les propos de celle-ci non plus comme effets de sa toute-puissance abusive, mais comme effets d'un discours familial aliénant auquel la parole de son père n'a pu faire contrepoids. Sur ce discours familial, Amélie porte un jugement plus distancié qu'auparavant; pour elle, il s'agit d'un ordre moral irrespirable qu'elle ne veut pas reproduire auprès de ses propres enfants.

Enfin, dernière série d'associations, elle dit « *ce secret que j'avais volé, ça doit être le secret de famille sur l'enfant mort, cet interdit d'en parler... je vole quelque chose, comme un enfant décédé que je tiens sous moi* ». Elle entrevoit là quelque chose au-delà de cette course entre sœurs. En effet, pendant sa dépression, elle avait dit avoir voulu un second enfant pour prendre quelque chose à sa sœur, lui voler la vedette, « *j'égalise et puis après ? Je peux pas la rattraper* ». Mais cet enfant décédé, pourquoi le tenir ainsi, sous elle ?

« *C'est peut-être que ce qu'il faut cacher c'est qu'il n'y a rien à cacher* », dit-elle alors, dans un certain effet de surprise, dans quelque chose qu'elle aperçoit, mais qui restera énigmatique, ce « rien », au-delà du sens de ces deux lettres CD, un certain hors-sens.

Je me dis dans l'après-coup que c'est peut-être là l'ombilic de ce rêve, le point où, dit Freud⁶, le rêve se rattache à l'inconnaissable ; ce que Lacan reprend⁷, comme point où toutes les associations convergent pour disparaître, le sujet voyant s'ouvrir devant lui une autre béance, qui à la limite, engendrerait un renvoi à l'infini du désir vers un autre désir. Pour ce rêve, ce serait la position du phallus qui se trouverait là en jeu, de ne pas l'avoir, rien à cacher, donc rien à voir. Ce qui dégage de la rivalité et ouvre sur la position autre, féminine.

6. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, chapitre 7, PUF, 1967 pour la traduction française, p. 446.

7. J. Lacan, Séminaire 6 *Le désir et son interprétation*, leçon du 10 juin 1959, édition hors commerce de l'ALI, p. 443.

